Concert SACHER Cité de la musique

ClassiqueInfo .com

Sous le charme de Descharmes : hommages à Paul Sacher

lundi 5 novembre 2012 par Philippe Houbert

Le cycle Hommages proposé par la Cité de la musique, du 17 au 29 octobre dernier, a offert quelques très beaux moments, dont le meilleur concert depuis longtemps de l’Ensemble InterContemporain, avec toute une série de révérences musicales allant de Debussy à Genoël von Lilienstern, en passant par Stravinski, Boulez – somptueux … explosante-fixe … - et Eötvös – non moins remarquable Steine. C’est à un double niveau d’hommages que le violoncelliste Alexis Descharmes, membre de l’Orchestre de l’Opéra de Paris et grand spécialiste de musique contemporaine, consacrait la soirée du 19 octobre.

En 1976, Mstislav Rostropovitch sollicita des compositeurs d’horizons très divers afin de constituer une couronne d’œuvres célébrant le soixante-dixième anniversaire de Paul Sacher. Ce dernier, musicien suisse, avait créé l’Orchestre de chambre de Bâle à l’âge de vingt ans, puis, par le biais de son mariage avec la veuve d’un des fils de la famille Hoffmann-Laroche, développé une activité de mécène inégalée. A son actif, la fondation de la Schola Cantorum Basiliensis, puis du Collegium Musicum Zurich, enfin d’une fondation destinée à recueillir des manuscrits musicaux. Mais les mélomanes le connaissent surtout pour les très nombreuses commandes passées aux plus grands compositeurs du siècle dernier, du Concerto en ré de Stravinski aux Doubles Concertos de Martinu ou Lutoslawski, sans oublier les Symphonies n°2 et 4 d’Honegger, les Métamorphoses de Richard Strauss et l’impressionnante série bartokienne : Divertimento pour cordes, Sonate pour deux pianos et percussion, Quatuor n°6 et, last but not least, Musique pour cordes, percussions et célesta.

De la sollicitation du grand Slava, résultèrent douze pièces qui ne prétendent ni au génie des œuvres précitées, ni à une unité stylistique quelconque. L’ensemble est placé sous le signe de la variation, sur une matrice commune faite de la transcription musicale du nom de Sacher : Es (mi bémol), A (la), C (do), H (si), E (mi), complétée par un R (ré). Plutôt que de donner une ambiance compassée à l’ensemble du concert au cours duquel les douze pièces allaient être données, Alexis Descharmes choisit l’humour sans excès, avec, en lieu et place de l’habituel rappel à l’ordre concernant le non –enregistrement et la fermeture des téléphones portables (on vouera aux enfers l’imbécile qui fit sonner le sien par deux fois, dont dans le silence immédiat qui suivait Messagesquisse), de très agréables interventions de la voix SNCF nous appelant à nous embarquer dans ce TGV musical direction Bâle. Chaque œuvre était introduite par une très belle photo du compositeur. Quelques extraits d’un film d’Olivier Mille consacré à Sacher venaient rappeler à l’auditeur qui était cet incroyable personnage … et au soliste de prendre quelque répit dans un programme d’une rare exigence. Bref, un contenant de qualité.

La série débutait avec Tema « Sacher » de Britten, toute dernière composition de l’auteur de Peter Grimes. Pièce très courte où l’on peut entendre des bribes d’une créativité sur le déclin. Oublions vite. Beaucoup plus intéressant, le Capriccio de Hans Werner Henze, décédé depuis ce concert, œuvre jouant sur des clichés baroques (clin d’œil au fondateur de la Schola Cantorum Basiliensis ?), avec une ouverture à la française, une sérénade pastorale construite sur douze accords arpégés, imitant la guitare, et un Vivace, sorte de mini commedia dell’arte. Encore meilleure, la Sacher Variation de Witold Lutoslawski, très ramassée et âpre, jouant des hauteurs du thème, puis des échelles chromatiques issues de ce dernier. Nous fûmes moins enthousiastes à l’écoute de la Chaconne de Heinz Holliger, composition plus développée, en six sections de six lignes chacune. Le motif matriciel se voit transposé de partie en partie, jusqu’à un Post Scriptum modifiant la place des notes du motif. Brillant, mais un peu creux.

On aurait pu attendre de Berio une contribution virtuose. Rien de tel avec « Les Mots sont allés… », simple récitatif de violoncelle privilégiant le jeu sul ponticello, avec une partie centrale plus agitée. De cette pièce de moins de quatre minutes, on sort la gorge nouée par tant de lyrisme intime. Dans cette rencontre de géants, le suisse Klaus Huber pouvait sembler moins passionnant à première vue. Et pourtant ! Composition la plus développée, avec celle de Boulez, et d’une incroyable virtuosité. Huber tire du thème huit séries (utilisant des transpositions en spirale), à partir desquelles autant de séquences sont jouées, séparées par des interludes construits sur les lettres du prénom de Sacher : P pour la nuance piano, A pour aliquote (cordes non frappées mais entrant en résonance avec des cordes frappées), U pour Untertöne (les harmoniques inférieures), L pour un tempo lento. Ainsi expliqué, ça paraît aride et un peu spéculatif, mais le résultat est d’une beauté foudroyante, une immense poésie se dégageant de cette succession de séries et de passages intimistes. Alexis Descharmes, qui a enregistré chez Aeon l’intégrale de l’œuvre pour violoncelle de Klaus Huber, y parut comme un poisson dans l’eau. Après un extrait du film d‘Olivier Mille montrant Sacher dirigeant la Musique pour cordes, percussions et célesta de Bartok, c’est fort judicieusement que la pièce qui enchaînait et mettait fin à la première partie était les Trois Strophes sur le nom de Sacher de Henri Dutilleux. La première strophe, en effet, cite le chef d’oeuvre bartokien, après l’utilisation d’une scordatura, accord qui par son partage avec le thème matriciel, fait étrangement dialoguer Bartok et son compatriote Kodaly. La strophe centrale, lente et quasi funèbre, enchaîne sur un mouvement perpétuel qui bouclait ce premier parcours.

Après une pause bien méritée, Alexis Descharmes débutait la seconde partie avec les Trois Epigrammes de Conrad Beck, œuvre faiblarde se contentant de jouer sur diverses transpositions du thème. Toute la suite allait créer une sorte de crescendo qualitatif. Les Variationen über das Thema « Sacher » de Halffter utilisent la cellule initiale en chargeant chaque note d’être le pôle initial de nouveaux développements mélodiques. La pièce se referme sur un énoncé en miroir. Le style de l’œuvre est proche de l’univers bartokien.

On a tendance aujourd’hui à mépriser Wolfgang Fortner, tant pour son engagement durant la période nazie que pour son évolution stylistique proche d’un certain académisme post-schönbergien. Le Thema und Variationen n’échappe peut être pas à ces dernières critiques mais il serait malheureux de ne pas reconnaître la qualité de la facture. Comme chez Lutoslawski, un second motif, issu du total chromatique créé par les hauteurs du thème initial, permet de varier l’œuvre. Le canon rythmique de la troisième variation est, de ce point, tout à fait impressionnant d’efficacité. Suivait la magnifique Puneña 2 d’Alberto Ginastera, mêlant éléments folkloriques précolombiens et technique sérielle. La poésie qui se dégage de Harawi n’a d’égale que la virtuosité rythmique de Wayni Karnavalito. Alexis Descharmes y fut absolument somptueux d’aisance. Apothéose grandiose à ce très beau panorama, Messagesquisse de Pierre Boulez fait dialoguer le violoncelle avec six confrères, ici en re-recording. Comme toujours chez l’auteur de Repons, l’important n’est certes pas le degré vertigineux des techniques employées : transpositions diverses, canons à n’en plus finir, variations rythmiques. Du lento initial à la coda mystérieuse en passant par une section rapide sidérante de virtuosité, c’est la poésie secrète des messages transmis qui fascine le plus. Une des très grandes réussites de Boulez, admirablement rendue par Alexis Descharmes, qui eut bien du mérite à ne pas tordre le cou à l’imbécile au téléphone intrus.

Une mémorable soirée, pleine de découvertes et de confirmations, rendant parfaitement hommage à l’une des plus grandes personnalités du vingtième siècle musical, à un splendide instrument et magnifiée par un soliste de très grand talent.